

1720012

L'ANTHROPOLOGIE

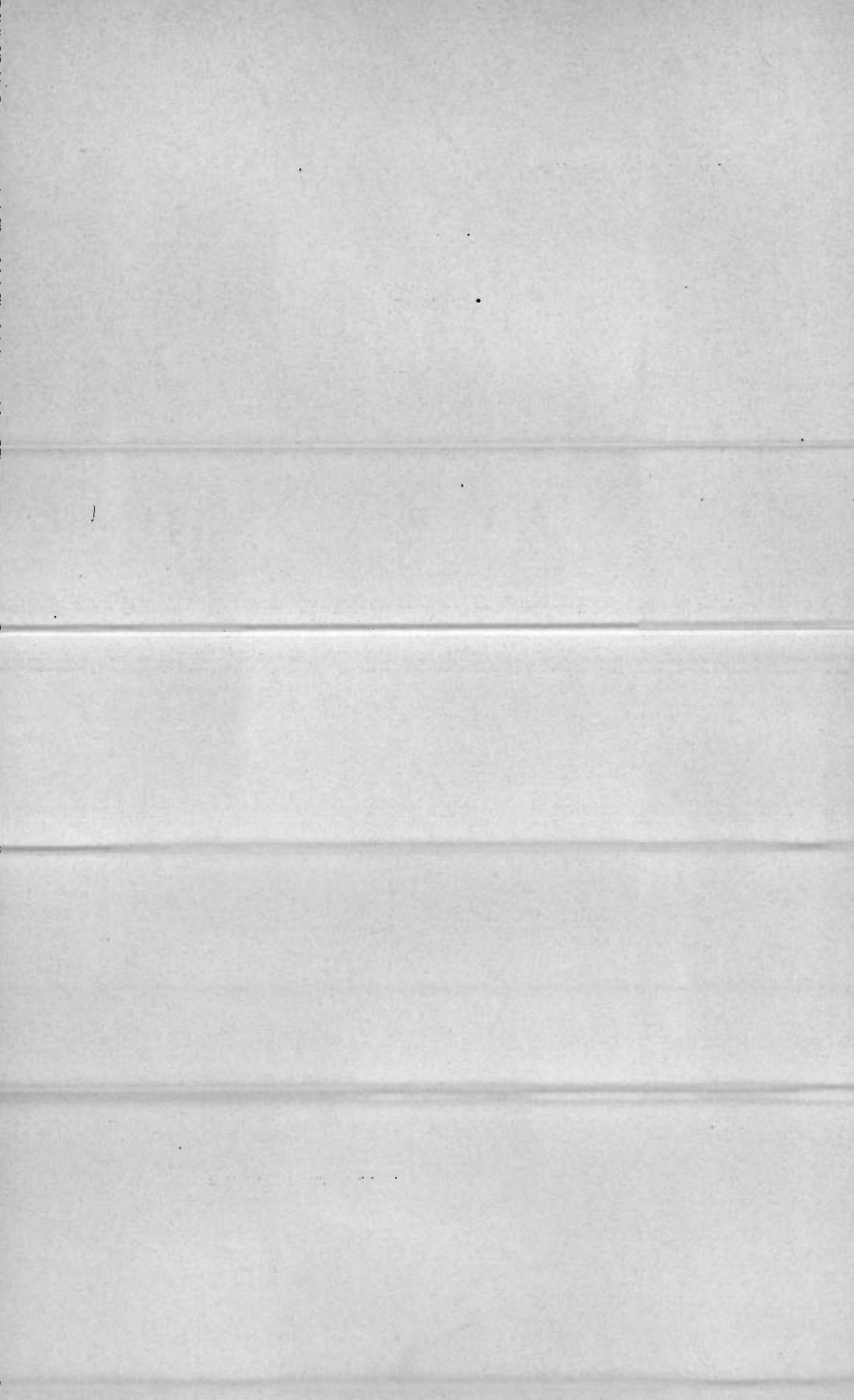
EXTRAIT

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

Bibliothèque Maison de l'Orient



139472



UN NOUVEAU TEXTE

SUR L'ORIGINE DU COMMERCE DE L'ÉTAIN

PAR

SALOMON REINACH

Une doctrine très répandue, et même acceptée sans controverse par les historiens modernes, veut que les Phéniciens aient introduit les premiers, dans la Méditerranée orientale, l'étain provenant des îles Cassitérides; on ajoute qu'ils réussirent, pendant des siècles, à conserver le monopole de ce commerce et n'en furent déposés qu'à l'époque romaine par l'habileté de Publius Crassus, qui découvrit à son tour les îles de l'étain et donna les indications nécessaires pour en faciliter l'accès.

Une des conséquences de cette doctrine est de faire remonter à une antiquité très haute les débuts du commerce phénicien dans les mers du nord de l'Europe.

M. d'Arbois de Jubainville intitule un des chapitres de son grand ouvrage : *Le commerce phénicien, XVII^e - VI^e siècles* (1). « L'étain, dit-il, qui est nécessaire à la fabrication du bronze, venait des îles Britanniques, les Cassitérides des anciens, où, seuls parmi les peuples du bassin de la Méditerranée, les Phéniciens pénétraient alors et où ils étaient arrivés les premiers. »

Ailleurs, observant avec raison que la Grèce homérique possédait quelques informations très exactes sur le nord-ouest de l'Europe, M. d'Arbois se persuade que les Grecs ont dû ces connaissances aux récits des navigateurs phéniciens, à qui les côtes de la Grande-Bretagne étaient familières, parce qu'ils allaient y chercher l'étain (2).

M. Édouard Meyer, décrivant la civilisation mycénienne, s'exprime ainsi : « L'étain fait absolument défaut dans le bassin de la mer Égée et ne peut avoir été importé que par les Phéniciens, qui le

(1) D'ARBOIS, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2^e éd., t. I. p. 195.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 12.

tiraient peut-être des mines à l'ouest de la péninsule pyrénéenne; cependant il a pu exister, en Orient, une autre source encore inconnue de l'étain, à laquelle les Égyptiens, par exemple, auront dû le métal de leurs bronzes (1). »

Je me propose de démontrer, dans ce qui suit, à l'encontre de la doctrine reçue : 1° que le commerce phénicien de l'étain n'est pas attesté avant l'an 600; 2° que les Phéniciens n'ont jamais eu le monopole de ce commerce; 3° que les Grecs eux-mêmes n'attribuaient pas aux Phéniciens, mais à un autre peuple, les premières relations commerciales avec les îles Cassitérides.

Nous savons par Ézéchiel, vers 580 avant J.-C. (2), que la ville phénicienne de Tyr faisait venir l'étain de Tarshis, c'est-à-dire du sud de l'Espagne (3); c'est le plus ancien témoignage qui attribue le commerce de l'étain aux Phéniciens. Dans Homère, bien qu'il soit plusieurs fois question de *kassiteros* et de marchands phéniciens, rien n'indique que ces derniers aient été des vendeurs de *kassiteros*. Si le commerce de cette matière avait constitué un monopole entre leurs mains, il est probable que nous trouverions, dans l'épopée homérique, quelques traces d'un fait économique aussi important.

Hérodote, vers 450 avant J.-C., nomme une fois les Cassitérides, dont les géographes ioniens, comme Hécatee et Anaximandre, devaient avoir parlé avant lui (4). Il déclare, d'ailleurs, qu'il ne sait rien de positif à leur sujet, sinon que l'étain employé en Grèce vient de là (5). Mais il ne dit rien, à ce propos, des Phéniciens, auxquels il attribue cependant, dans d'autres passages, le rôle d'intermédiaires entre l'Égypte, l'Arabie et la Grèce. Il ne mentionne pas davantage les Phéniciens quand il parle de Tartessos — généralement identifiée à la Tarshis d'Ézéchiel — mais dit que les Phocéens sont les premiers des Grecs qui aient noué des relations commerciales avec ce comptoir (6).

Le fait que les Phéniciens, établis dans le sud de l'Espagne, trafiquaient d'une part avec le monde grec, de l'autre avec le nord de

(1) E. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. II (1893), p. 157.

(2) Cette date n'est pas contestable, Ézéchiel ayant été déporté en 598, dix ans avant la ruine du Temple.

(3) *Ézéchiel*, xxvii, 12.

(4) E. MEYER, *Gesch. des Alterthums*, t. II, p. 692.

(5) HÉRODOTE, III, 110.

(6) *Ibid.*, I, 163. Tartessos n'est nullement une colonie phénicienne, mais le siège d'une puissante tribu ibérique (les *Turdetani* des Romains?). Voir E. MEYER, *Gesch. des Alterthums*, t. II, p. 687.

l'Europe, est parfaitement établi et incontestable à partir du VI^e siècle ; mais cela n'implique nullement qu'ils eussent le privilège d'introduire l'étain du nord-ouest de l'Europe dans le bassin de la Méditerranée.

L'erreur si répandue, qui leur attribue le monopole, se fonde sur un passage mal compris de Strabon. Voici la traduction exacte de ce texte (1) :

« D'abord (Πρότερον μὲν οὖν) les Phéniciens seuls poursuivaient ce commerce (avec les îles de l'étain), partant de Gadès et cachant à tous le but de leur navigation. Il arriva que des navires romains suivirent un navire phénicien afin d'apprendre la route de ces comptoirs ; le patron phénicien s'échoua volontairement et par jalousie sur un bas-fond, entraînant ceux qui le suivaient dans son désastre. Lui-même échappa au naufrage et fut dédommagé par l'État des marchandises qu'il avait perdues. Cependant, au prix de nombreux essais, les Romains apprirent la route de ces îles. Ce fut Publius Crassus qui y passa le premier, reconnut que le métal se trouvait à une modique profondeur et que les habitants étaient d'humeur pacifique ; il donna alors des indications pouvant faciliter à qui voudrait cette navigation, plus longue pourtant que celle de la mer de Bretagne (il s'agit de la traversée de Gadès aux îles Cassitérides, comparée à celle d'un port de la Gaule aux îles Britanniques) ».

Ce passage est bien connu ; il a été mille fois cité et commenté. Mais on a voulu y trouver ce qui n'y est point. Strabon ne dit pas que les Phéniciens aient découvert les Cassitérides, mais seulement que, pendant longtemps, ils ont eu le monopole du trafic maritime entre Gadès et ces îles. Il s'agit là d'une route commode, non d'autre chose. Strabon ne dit pas non plus que les Phéniciens aient commercé de temps immémorial avec les Cassitérides, et cela, à l'exclusion des Grecs ; il ne donne pas la moindre indication sur les débuts de leur commerce et ne parle même pas, à ce propos, des Grecs, mais seulement des Romains. Les incidents qu'il raconte sont évidemment de date assez récente. Il est tout à fait inexact de résumer l'opinion de Strabon comme le fait C. Müller dans son index : *Primi eas insulas adierunt Phoenices Gaditani*. C'est la doctrine des modernes ; ce n'est pas celle de Strabon.

Posidonius, cité par Strabon (2), dit que l'étain se trouve en Lusitanie et aux îles Cassitérides ; il ajoute qu'on en apporte aussi des

(1) STRABON, III, 5, 11, p. 177 (éd. Didot, p. 143-146).

(2) STRABON, III, 2, 9, p. 147 (éd. Didot, p. 122).

îles Britanniques à Marseille (*καὶ ἐκ τῶν Βρετανικῶν δὲ εἰς τὴν Μασσαλίαν κομίζεσθαι*). Ce passage mentionne clairement la ville grecque de Marseille comme l'entrepôt principal de l'étain britannique. Le témoignage de Posidonius est confirmé par Diodore de Sicile, suivant lequel l'étain de la Grande-Bretagne était d'abord transporté par les indigènes dans l'île d'Ictis (Wight), puis débarqué sur la côte de Gaule, d'où il mettait trente jours, à dos de cheval, pour atteindre les bouches du Rhône(1). Le même historien, parlant des richesses métalliques de l'Espagne, revient un peu plus loin sur le même sujet(2). Comme Posidonius, qu'il semble suivre, il dit que l'étain se rencontre en Espagne, en Lusitanie et dans les îles Cassitérides qui sont vis-à-vis. « Beaucoup d'étain, ajoute-t-il, est aussi apporté de la Bretagne sur la côte opposée de la Gaule, d'où les marchands transportent le métal à dos de cheval à Marseille et à Narbonne ». Des Phéniciens et de leur prétendu monopole commercial, Diodore ne souffle mot dans les deux passages où il parle de l'étain. Cependant il sait et ne manque pas de dire que les Phéniciens ont exploité les richesses minières de l'Espagne et qu'ils ont navigué au-delà des colonnes d'Hercule. Ce n'est donc ni sur Diodore ni sur Strabon que peut se fonder le préjugé moderne que nous avons rappelé en commençant.

La comparaison des passages de Strabon et de Diodore montre pourquoi les Romains, au 1^{er} siècle avant J.-C., désiraient connaître la route maritime directe qui conduisait de Gadès aux îles de l'étain, et pourquoi les Phéniciens d'Espagne essayaient de la leur dissimuler. Trente jours de voyage à travers la Gaule devaient singulièrement augmenter le prix des cubes de métal qui suivaient cette voie pour parvenir à Marseille ou à Narbonne; les Phéniciens d'Espagne, qui les recevaient par mer et pouvaient, sans rompre charge, les transporter sur un point quelconque de la Méditerranée, avaient naturellement un grand avantage sur les commerçants romains établis à Narbonne et à Marseille. Il s'agissait de leur ravir cet avantage pour que la lutte entre Romains et Phéniciens devint égale. Jusqu'à ce que les Romains eussent atteint ce but, les Phéniciens jouirent du même privilège que les Portugais lorsqu'ils eurent doublé le cap de Bonne-Espérance et découvert une voie maritime entre les Indes orientales et l'Europe. Les épices de l'Inde continuaient à parvenir en Europe par l'ancienne route mi-terrestre, mi-maritime; mais les Portugais, suivant une route nouvelle, ex-

(1) DIODORE, V, 22.

(2) *Ibid.*, V, 38.

clusivement maritime, pouvaient les transporter à bien meilleur compte et défier leurs concurrents sur tous les marchés.

On comprend aussi pourquoi les auteurs anciens ont distingué, quand ils parlaient des régions produisant l'étain, les îles Cassitérides et la Grande-Bretagne, bien qu'il s'agisse très vraisemblablement d'un même pays. Il y avait deux traditions relatives aux îles de l'étain : l'une phénicienne, dont le point d'attache, si l'on peut dire, était le sud de l'Espagne ; l'autre grecque, qui s'était formée à Marseille. Avec ce respect de la chose écrite qui les caractérise, les anciens admirent concurremment les deux traditions et les juxtaposèrent tant bien que mal. Même après l'expédition de Publius Crassus aux Cassitérides, Plin^e n'ose pas rejeter la légende géographique qui place ces îles dans la dépendance de l'Espagne (1) et Ptolémée, au siècle suivant, persiste dans la même erreur (2).

Alors même que les Phéniciens de Gadès auraient découvert la route maritime des îles de l'étain antérieurement au vi^e siècle — ne faisant d'ailleurs, en cela, que suivre l'exemple des Tartessiens de l'Ibérie, — il est certain que la route de terre avait été suivie à une époque beaucoup plus ancienne. Thucydide savait déjà que le commerce terrestre est antérieur au commerce maritime (3). Rien n'aurait pu donner aux Phéniciens l'idée d'aller chercher de l'étain avec leurs navires s'ils n'eussent déjà connu non seulement cette substance, mais le pays lointain qui la produisait. *Ignoti nulla cupido*. Pour reprendre une comparaison qui nous a déjà servi, les Phéniciens d'Espagne n'ont pas plus découvert les Cassitérides et l'étain que les Portugais du xv^e siècle n'ont découvert l'Inde et les épices.

Cependant le préjugé contraire est tellement répandu qu'on a depuis longtemps allégué à l'appui un texte très important de Plin^e que nous n'avons pas encore introduit dans le débat.

Au livre IX de son grand ouvrage, le naturaliste ouvre une parenthèse pour énumérer les principales inventions et leurs auteurs, *quae cujusque inventa sint* (4). Cette longue énumération contient

(1) PLIN^E, *Hist. nat.*, IV, 119.

(2) PTOLÉMÉE, *Géogr.*, II, 6, 76. Je n'examine pas ici la question de savoir si les Cassitérides sont identiques aux îles Scilly, où il n'y a pas d'étain, mais qui pouvaient servir de dépôt à l'étain de la Grande-Bretagne allant en Espagne, comme l'île de Wight était le dépôt du même étain allant en Gaule. Géographiquement, les îles Scilly se rattachent étroitement aux îles Britanniques; or, les géographes anciens paraissent les avoir rattachées à l'Espagne; de là l'erreur que la conquête même de la Bretagne par les Romains n'a pas dissipée.

(3) THUCYDIDE, I, 13, 5.

(4) PLIN^E, *Hist. nat.*, IX, 56, 191.

la phrase suivante : *Plumbum ex Cassiteride insula primus adportavit Midacritus* (1). Il n'y a pas de divergences de lecture. Qu'est-ce donc que ce mystérieux Midacritus, qui aurait le premier rapporté le plomb (ou l'étain, car Pline ne dit pas s'il s'agit de *plumbum album* ou de *plumbum nigrum*) de la lointaine Cassitéris?

Les historiens modernes sont unanimes à reconnaître, dans Midacritus, une forme altérée du nom de Melkarth, l'Héraclès tyrien.

Écoutons Müllenhoff (2) : « Derrière ce nom, qui ne dissimule qu'à moitié son origine étrangère et non hellénique, est caché probablement un héros ou un dieu phénicien, peut-être Melkart, qui paraît en grec sous la forme de Mélicerte... Sûrement, les anciens n'ont pu se figurer autrement que comme un Phénicien l'homme qui avait le premier importé l'étain dans leur pays. »

M. d'Arbois de Jubainville est plus affirmatif encore (3) : « Midacrite, nous dit Pline, apporta le premier le plomb de l'île Cassitéride; ce qui doit être traduit ainsi : Melkarth, personnification de la race phénicienne, alla le premier chercher l'étain aux îles Britanniques pour le revendre en Grèce. »

M. Hugo Brummer ne doute pas davantage : « Ce Midacritus n'est sûrement pas autre chose que le Phénicien Melkart, qui accompagnait les Phéniciens dans leurs navigations à titre de dieu tutélaire » (4).

Citons enfin ces lignes de l'excellent livre de M. Schrader (5) : « Les intermédiaires entre la Bretagne et l'Hellade, à l'époque la plus ancienne, ont sans doute été les Phéniciens. Cela ne résulte pas seulement de considérations générales, mais de la tradition positive conservée par Pline. Midacritus est naturellement le Melkart phénicien, grec Ἡρακλῆς, etc. »

On pourrait multiplier ces extraits, où les mots *naturellement* et *sûrement* figurent en bonne place; ceux que nous avons cités ou traduits suffisent à établir la généralité de l'erreur qu'il nous reste à discuter et à dissiper.

Une première observation doit nous faire soupçonner que le passage de Pline est plus corrompu qu'il ne paraît. Dans la liste d'inventeurs qu'il donne, tous ceux qui ne portent pas des noms très célèbres sont accompagnés d'une indication complémentaire : *Tozius*

(1) PLIN. *Hist. nat.*, IX, 491.

(2) MÜLLENHOFF, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 211.

(3) D'ARBOIS, *Premiers habitants de l'Europe*, 2^e éd. t. I, p. 495.

(4) H. BLÜMNER, *Technologie und Terminologie*, t. IV, p. 37.

(5) O. SCHRADER, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2^e éd., p. 313.

Caeli filius, Nicias Megarensis, Cadmus Phoenix, etc. Or, alors même que Pline eût écrit *Melicertus*, ce nom peu connu eût réclamé quelque glose explicative. Si donc le nom de *Midacritus* est corrompu, comme l'absence de toute explication porte à le croire, il ne suffit pas d'y changer quelques lettres; il faut y substituer un nom plus court suivi d'un ethnique — la place manquant pour l'insertion du mot *filius*.

Le mot de l'énigme nous est fourni par deux textes des *Fabulae* d'Hygin et des *Variarum* de Cassiodore, textes qui remontent vraisemblablement à une source commune, un Hygin moins écourté que celui qui est venu jusqu'à nous (1).

Hygin, *fab.* 274 : *Midas rex, Cybeles filius, Phryx, plumbum album et nigrum primus invenit.*

Cassiodore, *Variarum*, III, 51 : *Aes enim Ionos, Thessaliae rex, plumbum Midas regnator Phrygiae reppererunt.*

Il est donc évident que le *Midacritus* des manuscrits de Pline doit être corrigé, comme l'a deviné, dès 1685, le savant Jésuite Hardouin, en *Midas Phryx*, Midas le Phrygien (2). Dans l'énumération des inventeurs donnée par Pline, on lit plus loin : *Obliquam tibiam Midas in Phrygia, geminas tibias Marsyas in eadem gente...*

Maintenant, quelle autorité s'attache à ce témoignage qui fait du Phrygien Midas le premier importateur de l'étain?

Évidemment, Pline, Hygin et Cassiodore ne sont que des compilateurs et des copistes; Pline cite même, en général, ses auteurs, tels qu'Hésiode, Aristote, Théophraste, etc. et un écrivain latin nommé Gellius, historien de l'époque des Gracques, qui est peut-être sa source principale. Il existait, dans l'antiquité, toute une littérature sur les découvertes, *εὐρήματα*, dont nous n'avons conservé que des spécimens d'époque tardive, si l'on excepte quelques rares fragments transmis à l'état de citations. Les érudits de l'époque alexandrine et même des philosophes, comme Posidonius, avaient compilé des espèces de lexiques d'inventeurs, dont Pline, Hygin, Tatién et Clément d'Alexandrie ont fait usage. Or, dans Clément, on lit qu'Atossa, reine des Perses, fut la première à composer une lettre, suivant le témoignage d'Helliconicos (πρώτην ἐπιστολὴν συντάξει Ἄτωσησαν τὴν Περσῶν βασιλεύσασαν φησὶν Ἑλλάνικος) (3). Au dire d'Athénée,

(1) KNAACK, *Hermes*, t. XVI, p. 595.

(2) Correction reprise par Eichholtz et Knaack. Cf. KREMER, *De catalogis Neumaticum* (Leipzig, 1890), p. 74, qui la cite sans l'accepter.

(3) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, p. 364 P; *Fragm. hist. graec.*, t. I, p. 68. Tatién avait déjà dit cela (*Adv. gentes, init.*). M. Kremer a clairement démontré que

Hellanicos affirmait aussi que la culture de la vigne avait été découverte en Égypte (1). D'autre part, M. Knaack a fait observer que Cassiodore cite, comme garant de l'attribution d'une découverte, l'auteur nommé *Hellenus* — corruption évidente d'*Hellanicus*. Nous apprenons ainsi : 1° qu'Hellanicos, écrivain du v^e siècle, contemporain d'Hérodote(2), avait fourni des éléments aux compilateurs d'*inventaria*; 2° que ces éléments furent connus, sans doute indirectement et partiellement, d'Hygin, de Tatien et de Clément d'Alexandrie.

Cela posé, on peut se demander si l'attribution d'une découverte à un inventeur ne convient pas plutôt aux débuts qu'à la maturité de l'historiographie. La réponse ne saurait être douteuse. C'est bien à des chroniqueurs, plutôt qu'à des historiens, qu'il appartient de relater les découvertes de l'industrie ou de la pensée humaine en les rapportant chacune à un homme ou à un dieu désigné par quelque tradition semi-mythique. Ce que nous savons d'Hellanicos, de sa préoccupation de la chronologie et des généalogies, s'accorde à merveille avec le caractère à la fois savant et puéril de cette littérature. On ne risque donc guère de se tromper en faisant remonter à cet écrivain la paternité de l'assertion dont Pline s'est fait l'écho.

D'autres arguments, d'ailleurs, nous y autorisent. Hellanicos avait vécu à la cour des rois de Macédoine, pays d'où le Phrygien Midas passait pour originaire. Un des fragments que nous possédons de lui concerne la ville de Midæion en Phrygie(3); dans un autre — qui paraît d'ailleurs corrompu — il est question du roi Midas(4). Enfin, si l'on rapproche le texte cité de Cassiodore, qui attribue la découverte de la fonte du bronze au roi thessalien Ionos, d'une assertion concordante dans la *Pharsale* de Lucain(5), on sera porté à conclure que les inventions d'Ionos et de Midas ont été relatées par le même écrivain; or, Hellanicos, auteur d'ouvrages sur la Thessalie et sur diverses provinces de l'Asie Mineure (Lydie, Troade), est le seul historien du v^e siècle, en dehors de ceux dont nous pos-

c'est pour avoir mal lu le texte d'Hellanicos, qui, en réalité, n'attribue à Atossa que le port féminin de la tiare et des anaxyrides, ainsi que l'usage des eunuques. Mais il nous suffit de constater ici qu'Hellanicos avait énuméré des εὐρήματα.

(1) *Fragm. historic. graec.*, t. I, p. 67.

(2) Contemporain ou un peu plus ancien, la chose n'importe pas ici. Cf. BUsOLT, *Griechische Geschichte*, 2^e éd. t., I, p. 151. M. de Wilamowitz a prétendu récemment qu'Hellanicos était un peu plus récent qu'Hérodote.

(3) *Fragm. historic. graecorum*, t. I, p. 49.

(4) *Ibid.*, p. 61. Peut-être faut-il aussi faire remonter à Hellanicos l'assertion que Midas aurait « inventé » les espions, ὠταχουστά; (CONON, I, p. 124; cf. KREMMER, *op. laud.*, p. 36).

(5) LUCAIN, *Pharsale*, VI, 402. Cf. Wilamowitz, *Hermes*, 1899 (t. XXXIV), p. 227.

sédons les œuvres, qui ait pu être amené à s'occuper à la fois de Midas et d'Ionos.

Ainsi, voilà un résultat acquis. A l'encontre des modernes qui affirment que les Phéniciens ont été les premiers importateurs de l'étain britannique, nous trouvons un écrivain du v^e siècle avant notre ère qui en fait honneur au Phrygien Midas. Midas, roi mythique, personnification de la puissance et de la richesse de la Phrygie, était macédonien suivant les uns, asiatique selon les autres ; mais, en tous les cas, il n'était pas phénicien. Non seulement, donc, l'hypothèse de l'origine phénicienne du commerce de l'étain n'est appuyée par aucun texte antique, mais elle est directement contredite par le plus ancien texte grec dont nous disposons.

A quelle époque se place le Midas d'Hellanicos ? Nous croyons qu'il est possible de répondre avec quelque exactitude à cette question. Suivant les anciens, Midas était élève d'Orphée ; or, Orphée était plus ancien qu'Homère. Telle était du moins, nous le savons par un fragment venu jusqu'à nous, la doctrine d'Hellanicos. Il faisait d'Homère un descendant d'Orphée, intercalant, entre ces deux poètes, neuf noms qu'il est inutile de transcrire (1). Nous ne savons pas, il est vrai, à quelle date Hellanicos plaçait Homère ; mais il le croyait contemporain d'Hésiode et son cousin germain. Si donc nous acceptons, pour ces deux poètes, la date de 750 environ, qui est indiquée par quelques auteurs et diffère de celle qu'a adoptée Hérodote, nous trouvons qu'Orphée a dû naître, dans l'opinion d'Hellanicos, vers 970 avant J.-C., ce qui fait régner son royal élève Midas dans la seconde moitié du x^e siècle. Or, un tout autre ordre de considérations, se rattachant indirectement au texte de Pline, nous conduit à une conclusion chronologique très voisine de celle-là.

La *Chronique* d'Eusèbe nous a conservé un fragment du VII^e livre de Diodore qui énumère les peuples ayant exercé l'empire de la mer depuis la guerre de Troie jusqu'à l'invasion de Xerxès (2). Ces peuples sont au nombre de 17 : Lydiens ou Méones, Pélasges, Thraces, Rhodiens, Phrygiens, Cypriotes, Phéniciens, Égyptiens, Milésiens, Cariens, Lesbiens, Phocéens, Samiens, Lacédémoniens, Naxiens, Érétriens, Éginètes. La durée assignée aux diverses *thalassocraties* permet d'en fixer approximativement la date. On trouve ainsi que la thalassocratie rhodienne dure de 916 à 903, après quoi commence celle des Phrygiens ; la thalassocratie phénicienne commence en 824,

(1) *Fragm. historic. graec.*, t. I, p. 46.

(2) Voir *Castoris reliquiae*, à la suite de l'Hérodote de Didot, p. 180.

date singulièrement voisine de la fondation de Carthage suivant Timée (814 av. J.-C.).

C'était autrefois une opinion répandue que la liste des thalassocraties était empruntée à l'ouvrage de Castor, historien du 1^{er} siècle avant J.-C., souvent cité par Eusèbe, qui avait composé, au dire de Suidas, une *ἀναγραφή θαλασσοκρατησάντων* en deux livres. Cette manière de voir est tout à fait inadmissible. Castor a pu fort bien combiner et commenter des listes de thalassocraties rédigées à une époque plus ancienne, mais on ne doit pas plus lui attribuer l'initiative d'un travail de ce genre qu'on ne peut chercher dans les cercles savants d'Alexandrie ou de Rome les éléments des recueils d'*εὐρήματα*. Par leur nature même, des chronographies ainsi conçues, où le passé est comme découpé par tranches, trahissent, tout comme les formules naïves des *εὐρήματα*, les premiers efforts de la science historique pour se débrouiller. D'autre part, comme on l'a déjà fait observer, la liste des thalassocraties s'arrête à l'invasion de Xerxès, il n'est pas question de la deuxième thalassocratie lacédémonienne, qui suivit la guerre du Péloponnèse; indice que la liste de Diodore a été rédigée au v^e siècle. Or, le nombre d'historiens grecs de cette époque à qui on puisse l'attribuer est très restreint; car, si elle n'avait pas été l'œuvre d'un historien célèbre, Diodore ne l'eût probablement pas recueillie et reproduite. Thucydide et Hérodote, dont nous possédons les œuvres, sont hors de cause; on songe alors de nouveau à Hellanicos, dont nous avons déjà signalé le goût pour les recherches chronologiques et qui, à en juger par le nombre des fragments qui restent de ses écrits, a dû jouir d'une grande réputation dans l'antiquité.

Notre conviction, à cet égard, est formelle: les *εὐρήματα* dont nous nous sommes occupé au début de cette étude, comme le tableau des thalassocraties qui nous occupe maintenant, remontent à Hellanicos.

On a vu que, d'après la doctrine de cet historien, Midas appartient à la seconde moitié du x^e siècle; or, c'est dans les dernières années de ce siècle que le tableau des thalassocraties fait commencer celle des Phrygiens, précédée de celle des Rhodiens et de celle des Thraces.

Strabon nous apprend que bon nombre d'années (*συγχρότως ἔτεσσιν*) avant le début des olympiades (776), les navires rhodiens faisaient des courses lointaines et poussaient jusqu'aux côtes de l'Espagne (1). On disait même qu'ils avaient colonisé les îles Baléares aussitôt

(1) Cf. CECIL TORR, *Rhodes in ancient times*, p. 31.

après la guerre de Troie (1). Il n'y a pas là seulement une confirmation du témoignage sur la thalassocratie des Rhodiens, voisine de l'an 1000 avant J.-C., mais une indication du plus haut intérêt à l'appui de la tradition recueillie par Pline. Si les Phrygiens du x^e siècle, dont Midas est la personnification, ont envoyé les premiers leurs vaisseaux aux Cassitérides, ce sont les Rhodiens qui leur avaient montré le chemin, en établissant des communications maritimes avec la côte de l'Espagne. Rhodiens et Phrygiens, dans l'opinion des anciens, n'étaient pas les imitateurs des Phéniciens, puisque la thalassocratie phénicienne se place à une époque plus tardive; c'étaient les continuateurs de la marine achéenne, c'est-à-dire mycénienne, dont l'éclat avait été contemporain de la guerre de Troie.

Un autre texte pourrait servir à prouver que l'essor de la marine phrygienne du temps de Midas avait laissé quelques souvenirs dans la tradition hellénique. Midas, dit Pausanias (2), avait inventé l'ancre des navires et l'on montrait dans le temple de Zeus à Ancyre (Ἄγκυρα) le modèle qu'il en avait fabriqué (3). Assurément, on peut prétendre qu'il y a là une légende étymologique suggérée par le nom même de la ville d'Ancyre; mais pourquoi se serait-elle attachée au nom de Midas, si l'on n'avait pas conservé la mémoire d'une thalassocratie phrygienne? Or, l'invention de l'ancre était la condition indispensable du développement de la marine au long cours; un navire sans ancre, ou muni seulement de l'ἑβνή homérique, devait être souvent tiré sur la grève; muni d'une ancre, il pouvait rester au mouillage même par gros temps.

On voudrait pouvoir se faire une idée précise de cette thalassocratie phrygienne et des conditions où elle a pris naissance. Malheureusement, les quelques données dont on dispose sont incertaines et quelque peu contradictoires. Il n'est même pas sûr que le Midas des légendes primitives soit un Asiatique; la tradition

(1) STRABON, p. 654 (éd. Didot, p. 558).

(2) PAUSANIAS, I, 4, 5.

(3) Le texte de Pausanias est très bref et prête à contestation : ἄγκυρα δὲ, ἣν ὁ Μίδας ἀνεύρεν, ἣν ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἐν ἱερῷ Διὸς. S'agit-il bien là d'un modèle d'ancre en fer imaginé par Midas, comme l'admettent tous les modernes, témoins les articles *Ancora* et *Anker* dans les Dictionnaires de Saglio et de Pauly-Wissowa? Ne pourrait-on pas plutôt songer à la découverte d'une vieille ancre, considérée comme la relique d'un passé très lointain, où la distribution des terres et des mers aurait été différente? J'incline vers cette dernière hypothèse, qui est, je crois, nouvelle, à cause du vers d'Ovide : *Et vetus inventa est in montibus anchora summis* (*Métam.*, XV, 202). On sait qu'il existait, en Phrygie, une tradition relative au déluge. J'espère revenir prochainement sur cette question.

la plus ancienne en fait le roi des Bryges de la Macédonie, qui passèrent en Asie et devinrent les Phrygiens de l'histoire. Avant l'arrivée de ces immigrants européens, la Phrygie même fut peuplée, au témoignage de découvertes récentes, par ces Syro-Cappadociens que nous appelons aussi Hétéens ou Hittites (1). Mais ces Hittites eux-mêmes étaient des envahisseurs, comme le furent les Cimmériens qui, vers 680, mirent fin au royaume de Phrygie, et j'ai donné autrefois des raisons, que je crois encore bonnes, pour considérer les Hittites, les Phrygiens, les Cimmériens et les Galates comme quatre groupes de peuplades ayant passé, à plusieurs siècles de distance, d'Europe en Asie, où elles se sont successivement orientalisées au contact des civilisations voisines (2). Si le nom de Midas désigne à la fois la floraison d'une civilisation primitive en Macédoine et la prise de possession par les Bryges d'une riche contrée de l'Asie-Mineure, on peut identifier les débuts de la thalassocratie phrygienne aux expéditions de piraterie dirigées par les Bryges d'Europe vers les rivages de l'Asie-Mineure. La thalassocratie carienne se présente avec les mêmes caractères (3), qui sont encore, vingt-deux siècles plus tard, ceux de la thalassocratie normande : des pirates heureux deviennent sédentaires et, tout en restant quelque peu pirates, se font commerçants et navigateurs au long cours.

En 1892, j'ai essayé de prouver que les noms grec, sanscrit et arabe de l'étain étaient d'origine celtique, et que les îles de l'étain devaient avoir été connues des Grecs à l'époque d'Homère sous leur nom celtique de *Cassitérides* (4). Je crois bien y avoir réussi. Mais, à cette époque, je partageais les illusions de tous les archéologues sur le prétendu monopole du commerce de l'étain qui aurait été exercé, dès l'aurore de l'âge du bronze, par les Phéniciens. Je pense maintenant avoir démontré que, de l'aveu des anciens eux-mêmes, le commerce maritime de l'étain n'a été entre les mains des Phéniciens qu'à une époque assez tardive, alors que les premiers navigateurs qui introduisirent dans la Méditerranée l'étain des Cassitérides étaient, sinon des Grecs, du moins des Barbares venus d'Europe. Mais ces Barbares n'ont cherché et trouvé la route maritime de l'étain que parce qu'ils connaissaient la valeur de ce

(1) Voir l'excellent exposé de M. PERROT, *Histoire de l'art*, t. V, p. 1 et suiv.

(2) S. REINACH, *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 555.

(3) Cf. RAMSAY, *Journal of Hellenic Studies*, t. IX, p. 365, qui fixe avec raison au x^e siècle l'invasion des Bryges en Phrygie; M. Körte a proposé, sans motifs valables, une date bien antérieure (*Athen. Mittheil.*, 1897, p. 25).

(4) S. REINACH, *L'Anthropologie*, 1892, p. 275.

métal et possédaient des notions assez précises sur les contrées d'où il provenait. Nous entrevoyons ainsi, longtemps avant l'an mille, l'existence d'un commerce presque exclusivement terrestre, entre les îles Britanniques, d'une part, la Thrace et la Macédoine, de l'autre. Les relations entre la presqu'île Britannique, l'Asie antérieure et l'Europe hyperboréenne, déjà attestées par l'archéologie, par ce que nous savons de la diffusion de l'étain, de l'ambre, des ornements en spirales, des types mêmes des armes et outils de bronze, se trouvent ainsi éclairées, pour la première fois, comme d'un filet de lumière historique. Et l'on ne peut plus s'étonner que la Grèce homérique, vers l'an 800, ait connu non seulement le nom celtique des Cassitérides, mais le phénomène des courtes nuits du nord de la Bretagne (1), puisqu'une tradition dont nous avons pu recueillir les vestiges fait remonter d'au moins un siècle la découverte du nord-ouest de l'Europe par des navires partis des ports de la mer Égée (2).

(1) Il est bon de rappeler ce texte capital : « En ces lieux (le pays des Lestrygons, un pâtre, qui ne dormirait point, gagnerait double salaire, l'un à garder les bœufs) l'autre à paître les blancs moutons ; car les voies du jour et de la nuit se touchent » (*Odyssée*, X, 83 ; trad. Pessonneaux, p. 164).

(2) Piquantes vicissitudes des choses humaines ! De nos jours, des Anglais, Leake, Hamilton, Ramsay, ont découvert à nouveau la Phrygie. Ils lui devaient bien cela, puisque, si nos conclusions sont exactes, ce sont des Phrygiens qui, vingt-sept siècles plus tôt, avaient découvert l'Angleterre.

MASSON et C^o, Éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEF

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. D'ACY — BOULE — CARTAILHAC — COLLIGNON — DENIKER — HAMY
LALOY — MONTANO — M^{is} DE NADAILLAC — PIETTE
SALOMON REINACH — PRINCE ROLAND BONAPARTE — TOPINARD
VERNEAU — VOLKOV

7^e ANNÉE

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

PRIX DU NUMÉRO : 5 FRANCS

L'*Anthropologie* paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de l'*Anthropologie*.

MM. Cartailhac, Hamy et Topinard ont eu la satisfaction de voir leur entreprise couronnée de succès. Non seulement leurs abonnés respectifs leur sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à l'étranger, où l'*Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ces résultats assurent désormais à la Revue un avenir certain et facile.

D'un autre côté, les études anthropologiques prennent une extension de plus en plus grande. Le nombre des publications qui leur sont consacrées augmente tous les jours. Tenir les lecteurs au courant de ce mouvement scientifique devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi les Directeurs ont-ils pensé qu'ils devaient confier la continuation de leur œuvre à des rédacteurs en chef dont tous les efforts tendraient à faire de la Revue un recueil résumant aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et qui apporteraient tous leurs soins à assurer la publication régulière de ce recueil. Comme par le passé, chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine et l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus des Sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'*Anthropologie* est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations y sont nombreuses, comme il convient dans toute Revue d'Histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.